

Hier soir à Prads-Haute-Bléone : Jihad Darwiche
Pluie de contes sous un ciel étoilé



Le conteur Jihad Darwiche en répétition

Certes, l'endroit n'était pas grand, mais on n'aurait pas pu mettre un nourrisson de plus tant il y avait de monde. La terrasse de l'auberge des Trois évêchés de Prads-Haute-Bléone était bondée !

Après les présentations d'usage, Jihad Darwiche, la chevelure soigneusement ébouriffée, chemise blanche, pantalon noir, écharpe rouge sur les épaules, a commencé de conter.

Jihad est un conteur à part. Sa façon de parler, son phrasé, son timbre de voix, sa parole nue, sans fard ni fioriture inutile, sa gestuelle, ses regards, tout concourt à embrasser l'air ambiant et à captiver l'auditoire qui entre de plain-pied dans l'histoire.

L'écoute est aisée, fluide et pourrait durer longtemps. Ce conteur a tellement de sacs remplis à ras-bord d'histoires, de contes, de légendes, d'épopées... que l'on est sûr, en venant l'entendre, de toujours avoir du nou-

veau à se mettre sous l'oreille.

Qui connaît Jihad Darwiche se régale à l'avance lorsqu'il se rend à l'une de ses prestations. Un peu comme quand on est invité à une table que l'on sait être succulente. Voilà près de vingt-ans que je le connais et je n'ai jamais été déçu, bien au contraire : c'est toujours un enchantement renouvelé.

Hier soir, comme à l'accoutumée, le plaisir et la rencontre ont été du voyage. Car, faut-il encore le dire, Jihad est un grand voyageur - au sens propre comme au sens figuré - qui sait nous emmener avec lui, à dos de chameau ou sur les ailes du premier oiseau de passage venu. Il est aussi un partageux, d'une grande sincérité, et c'est pour ça, sans doute, que l'on a tant de plaisir à recevoir : comment refuser une telle parole quand elle est offerte avec tant de simplicité, tant de joie pétillante, tant d'aménité...

Jihad Darwiche n'a pas qu'un seul registre à son arc, loin

de là ! Et après les contes d'un autre âge, emplis de marchands, de rois et de princesses, d'ogres et de génies, il a raconté une tranche de vie de Karim, un jeune libanais de dix ans malmené par la guerre. Autre époque, autre parole mais toujours le même bonheur.

Une histoire dédiée au jeune enfant de sa « cousine » qui lui avait souri le matin même. Et lorsqu'un conteur comme Jihad se penche sur le beceau d'un nouveau-né c'est toujours de très bon augure.

Franck Berthoux

PROSPECTU'
 Gazette des Rencontres
 de la Parole
Directeur de la publication
 Christiane Belœil
Rédacteurs
 Anne De Belleval
 Franck Berthoux
Visuel :
 Serge Fiorio
 imprimé par CG04

**NE PAS JETER
 SUR LA VOIE PUBLIQUE**

PROSPECTU'

numéro 5
 Samedi
 25 août 2012

Gazette des Rencontres de la Parole dans les Alpes de Haute-Provence

De part et autre de la Durance

Paroles de mémoire

Entre Saint-Jurs et Saint-Etienne-les-Orgues coule une rivière, la Durance, comme un lien ancestral entre les deux conteurs de ce soir, Kamel Guennoun et Sergio Diotti (avec Pepe Medri et Luca Ronga). Deux conteurs, deux passeurs de mémoire résolument tournés vers l'avenir ; deux cimenteurs d'humanité pour qui aujourd'hui ne va pas sans hier afin que demain soit plus clair et plus doux.



Kamel Guennoun
 Pepe Medri
 Sergio Diotti
 Luca Ronga



Bonheur de l'interdit

Terreur et contes de dévoration... angoisse d'anéantissement, peur du loup ou de l'ogre... Fascination... Qui enfant ne s'est pas recroquevillé sous ses couvertures, sachant que là, tout près, rôdait le dévoreur ?

Et pourtant... jouissance d'une effraction qui transgresse les limites... aller au devant de la démesure, passer outre l'interdit, chevaucher le tigre et en même

temps... ne pas ouvrir la porte, ne pas franchir le seuil, ne pas entrer dans le château...

Les messagers du « tout possible » du « tout accomplissement » nous font signe.

Christiane Belœil



Hier soir, à Castellane : Cahina Bari & Kamel Guennoun

Un duo de choc !

On peut dire que les *Rencontres de la parole* nous font chaque jour découvrir des lieux magnifiques. Hier soir, à Castellane, nous étions nichés sur les hauteurs d'une placette derrière l'église St Victor, (en réfection depuis quelques années) et qui offrait ses façades de pierre en arrière-plan de l'espace scénique. Le comble du luxe était que certains spectateurs étaient tranquillement assis sur les marches de leur maison. Tout était en place pour offrir à la conteuse un écrin protecteur dominé par le fameux rocher de Castellane.

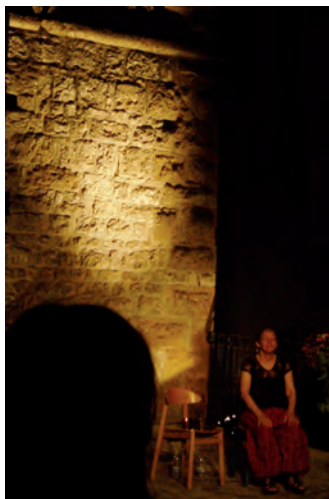
Cahina a déroulé le fil de ses contes tout tranquillement, ponctuant de sa formule rituelle *Hadji* à laquelle le public répondait activement *Madji* qui pouvait s'entendre « *Agis !... Magie !* » et parfois même, l'habitude aidant, ce furent les enfants qui prirent l'initiative de la formule.

Une fois encore, avec cette thématique orientale, ce fut Nasreddine le fou-sage, qui fut mis à l'honneur. La conteuse fait rouler les R en prononçant ce nom. Sous des allures humoristiques cet étrange bouffon qui prend les mots au pied de la lettre nous fait réactualiser les places des uns et des autres dans la société, en bref il nous fait penser autrement l'ordre établi, les us et les coutumes

en nous tendant aussi un miroir de nous-mêmes, souvent peu flatteur.

Mais si Cahina affectionne les formes courtes elle ne dédaigne pas les contes plus longs, qu'ils se situent du côté de la tradition juive, indienne ou chinoise. Le conte indien des « embéquillés », ces humains qui ont désappris la marche sur leurs deux jambes et qui ne savent plus se déplacer qu'armés de béquilles, laisse l'assistance médusée et contrite car la fin n'en est pas joyeuse. Le refus de la transmission, la censure et le musellement des esprits ont totalement desséché le pays et ses habitants et bien sûr cela évoque toutes les dictatures que l'humanité a secrétées comme autant de cancers.

Cahina termine par l'his-



toire de Nasreddine qui au lieu d'acheter un anneau à sa fiancée lui conseille de regarder son doigt sans anneau et ainsi de penser à lui. A notre tour, nous laisserons la conteuse et c'est l'absence qui nous fera repenser à elle.

Elle nous offre encore une belle surprise, « *après les hors d'œuvre et le plat de résistance* » qu'elle nous a concoctés, elle invite à la rejoindre sur scène ce grand conteur qu'est Kamel Guennoun lequel, à son tour, nous met la tête dans les étoiles. Nous charme non seulement de la musique de ses mots, mais aussi des notes de sa *sanza*, petit piano à pouces, sur laquelle il égrenne des sons enchanteurs et doux. Les contes de Kamel revisitent à leur tour les astres, les rois et leurs sujets, les travers de l'humanité : la bêtise, l'avarice et tant d'autres ! Il célèbre aussi l'amour d'un père pour sa fille en disant un superbe poème.

Au fil de ses mots j'ai pu retenir cette formule qui restera la conclusion de cette soirée : « *Il est des déserts où les lézards lèchent leur larmes pour ne pas mourir de soif* ».

Ce soir c'est certain les deux conteurs auront comblé notre soif de beauté et c'est bien le moins qu'on pouvait attendre de ces Rencontres.

Anne De Belleval

Ce soir à Saint-Jurs,

A la rencontre de Kamel Guennoun



Kamel Guennoun
en quelques dates

1953 : naissance à Royan
1962 : Il rentre en France après avoir vécu sa prime jeunesse en Algérie
1987 : Découverte du festival Paroles d'Alès pour lequel il travaille pendant plusieurs années
1990-1999 : Invente le concept de l'Apéro Conte
Diverses créations dont « L'homme qui avait mis le chemin sous ses pieds »
2000-2009 : « Le serpent vert » et autres
2010 : « L'homme qui voulait voir les anges » mise en scène de Jihad Darwiche.
2013 : Parution de son parcours romancé (livre en gestation)

En 1987, Henri Gougoud, à la demande du maire d'Alès, organise un festival du conte. Il s'agissait de redonner de la vie à cette ville sinistrée par la fermeture des mines de charbon. Les organisateurs recherchent des animateurs pour « *répandre la bonne parole à travers la ville* », assurer des animations dans les écoles, les maisons de retraite...

« *Je me présente à l'entretien, je rencontre Henri Gougoud que je ne connaissais absolument pas. La discussion se finit à table...* »

Le voilà donc engagé dans ce festival, engagement qui va durer sept ans. Nombre de conteurs et conteuses francophones participent au festival.

« *Mon rôle était d'aller chercher les conteurs à la gare ou à l'aéroport, de les conduire à l'hôtel, sur les lieux de racontage... Pendant sept ans, je vais les accueillir, les bichonner, les aider pour qu'ils puissent réaliser la meilleure prestation possible.* »

C'est la grande rencontre ! La chance de sa vie. Il se dit que c'est ce métier qu'il veut faire. Il délaisse son travail d'animateur socio-culturel pour entrer de plain-pied dans le Conte. Pendant sept ans, il devient une véritable éponge, se nourrit de ce qu'il voit, de ce qu'il entend.

« *Je deviens un apprenti conteur. Et j'en entends ! J'avais déjà, sans doute, la fibre comme certains me l'on dit alors. Je souhaite à tout être humain d'avoir la même chance, le bonheur de faire LA rencontre. Je dis d'ailleurs qu'il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rencontres.* »

Tous ces conteurs croisés durant ces années de festival l'ont conseillé, l'ont aidé à construire son répertoire, lui ont permis d'acquérir une notoriété dans son département.

Après Alès, il entreprend « *une tournée mondiale dans le Gard* » car, une fois les « grands conteurs » repartis dans leurs pénates, il ne reste plus que les trois ou quatre conteurs du coin. « *On se comptait sur les doigts d'une main. Comme j'étais repéré, grâce au festival d'Alès, comme conteur, j'ai été appelé dans les villages, les hameaux, les bibliothèques du département. Je me suis construit un territoire dans lequel je me suis balladé. Et quelle richesse pour moi de découvrir le département qui m'avait adopté !* »

Né d'une mère charantaise protestante et d'un père kabyle musulman, il prend conscience de sa double culture dont il se sert pour asseoir son identité orale.

Pour Kamel, le conte est un passeur et le conteur doit être conscient du pouvoir de la Parole. Son travail est d'en dire le moins possible pour être le plus efficace, pour aller à l'essentiel. Pour cela, il utilise une langue archétypale plutôt que culturelle, c'est-à-dire un langage basé sur les sentiments fondamentaux, la relation à la vie et à la mort.

« *Le Conte est un sacré bonhomme, ou plutôt une sacrée bonne femme car c'est une parole féminine !* »

Franck Berthoux